

J. A. N. PROVENCHER

Ne ne veux pas y croire ! Lui, si fort, si robuste, si gai, si causeur, si remuant, lui l'homme d'esprit par excellence, l'écrivain distingué et correct, le journaliste sans fiel, ni haine, l'ami si dévoué, plein de cœur et de mots encourageants, cet appui des jeunes, lui toujours jeune et toujours brillant...

Il est tombé.

Le hasard m'amenant sur le bord du fleuve, involontairement je cherchais cette figure si connue que je rencontrais toujours, cet excellent homme qui ne rêvait que voyages et qui, pour se consoler de ne pouvoir satisfaire ses goûts, venait lire à la poupe des navires les noms qui lui rappelaient tant de voyages et le transportaient vers les rives qu'il aurait voulu visiter.

Il n'y était pas...

Aujourd'hui, j'ai parcouru les journaux français de la province, j'ai vu des proses diverses, j'ai lu maints articles, j'ai cherché une étude sérieuse, j'ai voulu trouver une idée, une pensée j'ai fouillé partout pour saisir une étincelle de ce gracieux écrivain et de ce profond penseur...

Il n'avait pas écrit...

Ce soir encore, on parlait de lui, on rappelait ses bons mots, ses polémiques modérées, son respect des personnes, sa supériorité incontestable, son esprit, sa gaieté, ses enthousiasmes, son entraînement, et nous l'attendions.

Il n'est pas venu...

Tous les jours, cependant, on le voyait à heure fixe promener ses rêveries et ses pensées gaies ou sérieuses, un peu partout, là où le hasard le menait, observant, pensant, réfléchissant, casant tout dans sa mémoire prodigieuse, distrait parfois, souriant toujours.

Nous ne le verrons plus....

Il est tombé frappé de cette brusque, lâche et cruelle maladie, qui ne pardonne pas, la cirrose de foie, ou plutôt, il est mort de ce qui faisait sa vie, du journalisme...

Un écrivain a bien défini le journaliste et le supplice qu'il endure :

" Il est brillant, applaudi, triomphant... mais il ne vit jamais plus d'un jour à la fois, et encore ! Sa victoire d'hier est oubliée, sa victoire d'aujourd'hui est contestée, et il ne sait pas ce qu'il fera demain. Tous les jours il assiste à un peu de sa mort. On ne lui tient compte d'aucun effort passé ; tout cela ne signifie plus rien. Un pur-sang réformé, après avoir été acclamé au Derby, sera forcé, pour vivre, de s'atteler à un ignoble fiacre. S'il dit : " Je courais bien autrefois, " on ne l'écoute guère (cela importe si peu), et même on ne le croit pas. Et puis, si bien doué qu'il soit, si longtemps qu'il demeure sur la brèche, si inépuisable que paraisse son arsenal, il sait bien, lui, le tourment qui le ronge.

" Il ne peut arriver à se recueillir ; l'œuvre de longue haleine lui est interdite ; il ne peut se concentrer, sa destinée est de se disperser. A ce métier, il se brûle et s'use. La flamme qui le fait vivre le dévore en même temps.

" Si par malheur la crampe crispe ses doigts ou si la fatigue paralyse son cerveau, il est fini. Qu'il soit seulement un peu défaillant, il est déprécié. Il n'a pas le droit d'être fatigué, il ne connaît point de retraite. De tous les métiers que font les hommes pour vivre, celui-ci est celui qui connaît le plus la crainte du lendemain.

" Cela, c'est le supplice du journaliste qui a la

force de lutter et qui est parvenu à se faire sa place."

Né à Nicolet en janvier 1843, J. A. Norbert Provencher fit ses études au collège de cette ville et fut un des plus brillants élèves de cette institution. Il en sortit à seize ans, après avoir terminé son cours à l'âge où bien des élèves le commencent.

A dix-sept ans à peine, il fit ses débuts dans le journalisme et fonda la *Sentinelle*, de Trois-Rivières, qui vécut quelques mois, mais si courte que fut son existence, elle fut signalée cependant d'une manière assez remarquable, car les articles de Provencher "sur la constitution anglaise" attirèrent l'attention du public et furent reproduits par les journaux de Londres.

Si la *Sentinelle* fit bonne garde, elle n'enrichit pas son rédacteur, et ce n'est qu'à force de prodiges et de combinaisons financières qu'il put payer ses typographes, dont le plus âgé n'avait guère plus de seize ans. Deux d'entre eux, MM. Trefflé Cormier et Urbain Lafontaine, actuellement à Montréal, rappelaient souvent ces commencements difficiles à leur ancien chef, et Provencher aimait ces vieux souvenirs.



J. A. N. PROVENCHER, DÉCÉDÉ LE 28 OCTOBRE 1887. — (Dessin de L. Ledieu)

Mais il était alors à l'aurore de la vie, il avait l'avenir devant lui, l'avenir et ses promesses dorées.

Après être resté quelque temps à la maison paternelle, Provencher se décida à étudier le droit — qu'il connaissait déjà — car à dix-huit ans, il avait lu Lagrange, Pothier, Trolong, Mercadet et une foule d'autres auteurs, pour se reposer des études qu'il faisait des écrivains classiques français et anglais. En 1863, il entra à la *Minerve* comme rédacteur de nuit, alors que le regretté Evariste Gélinas (Carl Tom) était rédacteur en chef de ce journal. L'année suivante, il prit la place de Gélinas et à vingt-et-un ans à peine, il dirigeait le journal le plus sérieux alors du Canada.

A son arrivée, les amis de la *Minerve*, en voyant ce grand et gros garçon, à la tête étrange, aux mains d'hercule, mal habillé, épais d'allures, et à la chevelure énorme, taillée en broussailles, se demandaient ce que pouvait bien venir faire dans un bureau de rédaction ce paysan du Danube, qui semblait plutôt bâti pour tenir la charrue que la

plume, mais ils comprirent bientôt que si l'enveloppe était rude, l'esprit qu'elle contenait était d'une remarquable délicatesse.

Provencher n'écrivait pas longuement, parce qu'il savait écrire et penser, et qu'il était de l'avis d'Emile de Girardin qu'un article ne doit jamais dépasser cinquante lignes.

Ses articles étaient courts, parce qu'avant de les écrire, il étudiait son sujet et qu'il ne disait que ce qu'il fallait dire pour être clair.

Il en est un peu du style du journaliste comme de l'art oratoire ; ce sont les tonneaux vides qui rendent le plus de son et qui résonnent le plus longtemps.

Quelqu'un a écrit : " Le journalisme mène à tout, pourvu qu'on en sorte. " Provencher voulut en sortir pour entrer dans la politique active, et c'est en 1869 qu'il quitta la *Minerve* pour se présenter dans le comté d'Yamaska. L'élection dura deux jours ; à la fin de la première journée, il avait une majorité que son adversaire ne pouvait annuler, son élection était certaine... On la lui vola pendant la nuit...

C'est alors qu'il fut choisi pour remplir les fonctions de secrétaire provincial à Manitoba, mais cette province était alors en ébullition, et M. McDougall, qu'il accompagnait, ne put jamais atteindre le but de son voyage.

Il reçut l'ordre d'attendre à Pembina, puis à Saint-Paul, la fin des troubles.

Quand la paix fut rétablie, on l'oublia.

Avant de partir pour le Manitoba, Provencher, qui était très aimé à Montréal, fut l'objet d'une démonstration dont le souvenir veille encore dans la mémoire de nombre de nos concitoyens.

On lui offrit un grand banquet, au restaurant Gianelli, situé alors sur la Place d'Armes, banquet qui fut présidé par l'hon. M. Starnes. Ce fut l'un des plus joyeux dîners que l'on ait vus, une fête de l'esprit dont on parle encore. On y vit réunis : Napoléon Davernay, A. N. Montpetit, Benjamin Sulte, Auguste Achintre, Gonzalve Doutre, Charles Boyer, Elzéar Labelle, Charles Ouimet, Ludger Labelle, Oscar Dunn, Michael Kelly, Wilfrid Marchand, et une foule d'autres dont les noms m'échappent.

Les discours furent éblouissants.

Plus tard, en 1872, Provencher fut envoyé à Paris, en qualité d'agent d'émigration, et il y resta un an et demie environ. Il se lia avec la plupart des hommes de lettres

et nombre d'artistes et y continua ses études multiples.

Son esprit d'observation l'attirait vers les beaux arts, qu'il comprenait et qu'il aimait, comme toutes les natures d'élite, et bien qu'il fut incapable de faire un nez, il était excellent juge en peinture et en dessin. Je suis allé bien des fois avec lui à l'*Art Gallery*, et son jugement sûr, ses réflexions nettes et justes m'étonnaient toujours. Parfois aussi, car je l'ai beaucoup vu pendant les dernières années de sa vie, nous allions fouiller chez les marchands de bric-à-brac et dans les magasins d'encan, et un de ses grands plaisirs était de découvrir une bonne peinture, une gravure de prix ou un vieux livre rare, car il était bouquiniste passionné.

Il aimait peu la musique cependant, cet art, qui agit plus sur les nerfs que sur l'esprit et le cœur, le laissait très froid, et on le vit plus souvent à Paris dans les bibliothèques et les musées, qu'à l'opéra ou aux concerts.

Rappelé au Canada en 1873, le gouvernement